

## David Bernard

### La psychanalyse et l'im-monde \*

Dans la XXXV<sup>e</sup> de ses *Nouvelles conférences d'introduction à la psychanalyse*<sup>1</sup>, Freud pose la question : la psychanalyse conduit-elle à une *Weltanschauung*, à une *vision du monde* ? Autrement dit, est-elle à même de proposer une construction intellectuelle qui soit en mesure de résoudre tous les problèmes de notre existence, à partir d'« une hypothèse qui commande le tout » ? Ici comme ailleurs<sup>2</sup>, la réponse de Freud est sans détour : non. Non seulement la psychanalyse y est inapte de structure, mais il en va de son éthique de s'en garder. Le psychanalyste n'a pas à faire le philosophe, celui que le poète Heinrich Heine, rappelle Freud, avait ainsi épinglé, d'une ironie mordante : « Avec ses bonnets de nuit et les loques de sa robe de chambre / Il bouche les trous de l'édifice du monde. »

Toutefois, qu'il y ait des visions du monde, philosophiques, religieuses ou politiques, qui emportent l'assentiment des foules, reste un fait, que Freud ne se contente pas de relever, mais qu'il interprète. Un même désir s'y dissimule depuis l'aube : celui d'être consolé. Face au monde et à ses énigmes, l'homme « est toujours un enfant ». Face à ce qui arrive et qu'il ne comprend pas, le sujet, pour parer à l'angoisse et à l'« impuissance », en appelle à l'Autre et à son savoir, autant qu'à ses promesses de bonheur. Désireux d'être consolé de l'impossible, il attend de cet Autre une histoire, à laquelle il pourrait croire...

De là, quelle peut être la réponse de la psychanalyse ? Disons-le d'abord avec Lacan : là où les discours se définissent d'une vaine maîtrise<sup>3</sup>, faire la preuve par l'impossible. Soit cerner l'impossible qui leur résiste, pour démontrer le réel qui en est la cause. Nous savons quels impossibles Freud avait déjà diagnostiqués : gouverner, éduquer, psychanalyser (guérir, précisa Lacan<sup>4</sup>). Freud, dans le texte de cette conférence, revient sur le premier d'entre eux. « Les hommes sont ingouvernables », pour la raison que le caractère indomptable de l'homme, jamais affranchi des pulsions qui le forcent, « (s')oppose à toute espèce de communauté sociale ». Mais prenons

Lacan aussi bien, et le second de ces métiers impossibles : éduquer. Lacan y reviendra à au moins deux reprises <sup>5</sup>, pour démontrer que toujours éduquer échoue, s'il s'agissait de pouvoir formater le désir des enfants et de leur garantir un rapport harmonieux au monde, autant qu'à leurs pairs. Au point que l'intention éducative, à omettre à son tour l'impossible, ne manquera pas alors de se répandre dans l'affect d'impuissance, si souvent éprouvé par les parents, fût-ce dans les petits ratages de la vie quotidienne. Enfin, guérir. Souvenons-nous que c'est dans son article « L'analyse avec fin et l'analyse sans fin <sup>6</sup> » que Freud, butant sur la résistance du symptôme, rappellera ces trois impossibles.

En chaque cas, s'oppose aux vellétés de maîtrise des discours et autres visions du monde, un réel comme impossible à maîtriser. Voilà ce que démontre la psychanalyse, invitant à en prendre acte. En effet, au terme de cette conférence, publiée en 1933 (!), quelle est l'offre de Freud, et avec lui celle de la psychanalyse ? Contre l'interdit de penser que programment les visions du monde, oser savoir le réel du sujet qui leur résiste, et se répète, n'en déplaise aux fureurs d'éduquer, de gouverner, de soigner. Il s'agira donc non seulement de refuser les fausses consolations, mais de les déchiffrer, quand elles ramènent au pire, tant sur le plan subjectif que sur celui du lien social.

Dans ses lectures successives du malaise dans la civilisation, Lacan revint sur ce refus de Freud de proposer une vision psychanalytique du monde. À ce refus, il donnera par la suite son fondement logique et topologique, nous permettant de mieux situer ce que le poète nommait ces « trous dans l'édifice du monde », mais aussi de déchiffrer notre hâte à les reboucher, à la façon du philosophe. Sur ce point, Lacan s'arrêta notamment sur notre position de lecteur de journal. Quoi de plus exemplaire, pour questionner notre rapport au monde, que cet instant où nous prenons de ses nouvelles ? Sauf que, à cet instant justement, c'est le petit « philosophe qu'il y a en chacun <sup>7</sup> » de nous qui pourra se réveiller. Et pourquoi donc ici parler d'un philosophe, si ce n'est pour dire le contentement que nous aurons chacun à retrouver en ces pages notre propre vision du monde, c'est-à-dire notre fantasme.

Lacan dira encore : notre « point de vue », expression qui fait d'ailleurs le titre d'un magazine hebdomadaire fondé en 1945, justement consacré au tout petit monde des familles royales et « *people* d'exception ». À cette expression, « point de vue », Lacan ajoute cependant : « "De vue", c'est à discuter <sup>8</sup>. » Un point de vue est-il bien en effet ce qui permet de voir ? À suivre Lacan, il n'en est rien, chaque point de vue consistant au contraire en ce qu'il nommera une « biglerie <sup>9</sup> ». Il y a biglerie dans la

mesure précise où, chez le parlant, le regard conduit à donner consistance à l'imaginaire et, ce faisant, à croire en l'existence d'un tout. De structure, l'imaginaire est un tout, concentrique et « englobant <sup>10</sup> », conduisant à mettre tout dans le même sac, ainsi que le dit la langue. Et cela à l'appui même du regard. Le regard, indique Lacan, « est le nœud serré du sac de tout, au moins de tout ce qui se voit <sup>11</sup> ». Le regard a pour vocation à embrasser le tout, telle la contemplation d'un beau paysage.

Et d'ailleurs, il en allait ainsi de façon explicite dans la vision du monde que proposait Aristote. Au centre de sa vision du monde, le philosophe placera l'idéal de la contemplation du ciel, dans lequel il reconnaît l'incarnation de l'unité divine et du Tout qu'elle représente. L'ordre qui règne dans le ciel est une incarnation de l'ordre de Dieu et de ses hautes sphères. Cet ordre n'est pas caché, il suffit de le contempler. « Il n'est pas douteux [écrit-il], [...] que si le divin est présent quelque part, c'est dans une telle nature qu'il est présent <sup>12</sup>. » La contemplation est la contemplation de l'unité, et de la beauté de l'ordre qu'elle fonde.

Il y a donc vision du monde dans la mesure où le regard aborde le monde comme un tout. « Ce monde conçu comme le tout [insiste Lacan], [...] reste une conception – c'est bien là le mot – une vue, un regard, une prise imaginaire <sup>13</sup>. » Il n'est pas étonnant dès lors que le monde ait été pensé depuis si longtemps comme un globe, ou, plus précisément, comme une sphère. Une vision du monde est un point de vue qui, en tant que tel, aura un effet de globalisation. Il n'y a de vision du monde que « sphérique <sup>14</sup> ». Qu'elle relève de la plénitude d'une image éclaire son pouvoir de fascination, et cela dès le plus jeune âge, ainsi qu'en témoigne la passion des plus petits pour les ballons. Elle est une imagination qui nous captive, nous qui rêvons toujours du confort de notre bulle, de la parfaite complétude. « Ce qu'on s'imagine être vu [...], [dira encore Lacan] est évidemment lié à quelque chose qui est le fait que nous avons les yeux, et que le regard est vraiment une passion de l'homme <sup>15</sup>. » Difficile de nous arracher à cette capture de l'imaginaire, d'autant qu'une sphère, un cercle ne vont pas sans leur centre, renommé par Lacan « le point maître <sup>16</sup> ». Or, qui donc se trouvera en ce centre, sinon le moi fort, replié sur son narcissisme, se rêvant maître en sa demeure, d'où il pourra contempler, accoudé à sa fenêtre, *son* monde ? Autrement dit, nous ne voyons le monde que comme reflet de l'image de notre propre corps.

Il est vrai qu'à l'origine, le petit a de son corps une perception fragmentée, et que c'est dans l'image du miroir, donc à l'extérieur de lui, qu'il trouvera son unité imaginaire. Aussi est-ce dans le monde, à l'extérieur de

lui, qu'il continuera ensuite à chercher à atteindre son « unité <sup>17</sup> », *via* les objets de ce monde, censés répondre pleinement à son désir. Mais reste que jamais l'objet ne sera pour lui « définitivement [...] le dernier objet, sinon dans certaines expériences exceptionnelles <sup>18</sup> », que nous pourrions d'ailleurs interroger. Son unité ne sera qu'« idéale <sup>19</sup> ». Le sujet restera toujours séparé des objets du monde, d'où le caractère de déchirement que comporte toujours, en réalité, le désir chez l'être parlant. Il n'en demeure pas moins que le monde des objets, pour le sujet, sera structuré à partir de l'image, idéale, de son corps. L'idée du monde, fondamentalement, relève de « l'imaginaire <sup>20</sup> », de l'image spéculaire. *On ne voit pas plus loin que le bout de notre nez*, dit la langue française, de même que nous nous prenons souvent pour le *nombril du monde*. Lacan y reviendra en 1975, en ces termes : « L'homme est capté par l'image de son corps. Ce point explique beaucoup de choses, et d'abord le privilège qu'a pour lui cette image. Son monde, si tant est que ce mot ait un sens, son *Umwelt*, ce qu'il y a autour de lui, il le *corporéfie*, il le fait chose à l'image de son corps <sup>21</sup>. »

Le sujet sera donc capté par l'image de son corps en tant que celle-ci incarne une unité imaginaire et qu'elle aurait la complétude, la perfection d'une sphère. La sphère est l'incarnation de la belle forme, celle qui ferait « le plus plaisir au nerf optique <sup>22</sup> ». Mais pourquoi donc cette forme particulière a-t-elle pris tant d'importance dans les visions du monde, et qu'est-ce que cela nous enseigne ? Lacan l'aura notamment commentée dans son séminaire *Le Transfert*, à l'appui des développements de Platon sur la sphère dans le *Timée*.

La sphère est un être, dit Platon, qui, « de tous les côtés semblable à lui-même, sans limites, qui a la forme d'un boulet, règne dans sa solitude royale, rempli de son propre contentement, de sa propre suffisance <sup>23</sup> ». Elle est la forme type du narcissisme, un idéal de « complétude du sujet <sup>24</sup> ». D'où l'expression de *bulle narcissique*. À la perfection de la forme se joint la perfection du mouvement. De la sphère, rien ne dépasse, ni ne se laisse accrocher. Son seul mouvement ne pourra être qu'une parfaite circularité. Ainsi Aristote pouvait-il distinguer la parfaite continuité du mouvement de la sphère céleste, du caractère discontinu du mouvement du monde : « Il n'y a de mouvement continu que le mouvement dans le lieu et encore faut-il que ce mouvement soit circulaire <sup>25</sup>. » Pourquoi aller d'un point A à un point B quand rien ne manque ? À suivre Platon, « la sphère n'a ni yeux ni oreilles, elle n'a pas de pieds, pas de bras, et on ne lui a conservé qu'un seul mouvement, le mouvement parfait, celui sur elle-même <sup>26</sup> ». Nous qui nous pensions aventureux, notre narcissisme nous apparente plutôt à ces grosses

boules qui, dans leur suffisance et leur contentement, passent leur temps à tourner sur elles-mêmes.

Lacan soulignera cette dérision de la sphère, à laquelle s'emploie Platon, l'estimant exemplaire pour la psychanalyse. Ici aussi, il s'agirait de parvenir à nous « désexorciser <sup>27</sup> » de cette belle forme et de ce mythe du Un, enveloppant, qu'elle incarne. Nous sommes fascinés et aveuglés par la sphère, avec sa circularité parfaite, son absence de limite. Lacan en déchiffre la raison. Nous collons à sa forme, dans la mesure où, dans sa plénitude, la sphère incarne un rejet, une « *Verwerfung* de la castration <sup>28</sup> ». D'où la satisfaction du regard à la contempler, lui qui de structure veut ne pas voir la castration. La sphère est la forme type de l'imaginaire, du mirage d'un Tout, englobant.

La constitution d'une vision du monde viendra donc s'enraciner dans cette passion du regard à l'endroit de l'image du corps, en tant que celle-ci incarnerait une totalité. De ce rapport fantasmé à son image, le sujet fera le modèle de son rapport au monde, dont il sera le centre. Aussi est-ce non seulement l'image du corps mais, de là, le savoir que chaque vision du monde véhicule qui seront pensés comme totalité. Il n'y a de vision du monde qui ne prenne le relais de l'illusion du Tout que génère l'imaginaire. Il en va ainsi des visions du monde dans le champ du politique. Pensons ici à Chaplin qui, dans *Le Dictateur*, se jouait de cet énorme ballon représentant le monde, devenu le sien. Plus encore, il n'y a de totalité que refermée, close sur elle-même, dès lors qu'en son sein rien ne manque. « L'idée imaginaire du tout [remarquait ainsi Lacan], telle qu'elle est donnée par le corps, comme [...] ce qui, à la limite, fait sphère, a toujours été utilisée dans la politique, [...]. Quoi de plus beau, mais aussi quoi de moins ouvert ? Quoi qui ressemble plus à la clôture de la satisfaction <sup>29</sup> ? »

Ici s'ouvre le rapport des corps adorés au politique. L'historien Johann Chapoutot aura ainsi démontré quel usage l'idéologie nazie avait pu faire de l'idée d'un corps pur, en l'articulant précisément à un savoir totalisant sur l'origine. À l'origine raturée du corps parlant, ce discours opposa la mesure étalon du corps idéal dans l'Antiquité grecque. L'homme nouveau, « harmonieux » et « conçu comme totalité <sup>30</sup> », devra avoir la couleur, la pureté et la perfection des corps de pierre des sculptures antiques. Désormais, « la chair doit imiter la pierre, celle, venue du fond des âges, de la sculpture grecque <sup>31</sup> ». Restait à exposer à tous ce mythe de l'origine et de l'enracinement des corps. Les Jeux olympiques de 1936, dont la course de relais de la flamme entre Olympe et Berlin en habits antiques, achèvera cette exhibition des corps adorés.

À cette complétude de l'image spéculaire, Lacan ajoutera une autre conséquence. Cette image, en tant qu'elle incarne une totalité, aura aussi un effet mortifiant pour le sujet, semblant le figer dans une éternité. Il y a dans l'image quelque chose qui « transcende le mouvement <sup>32</sup> » et fixe le sujet. Quelle serait la nécessité d'un mouvement, ai-je indiqué, si rien ne manquait ? Mais plus encore, précise Lacan, « l'image survit au vivant <sup>33</sup> ». Elle est ce qui reste, quand le sujet disparaît, par exemple dans le souvenir de ses proches. Peut-être est-ce là ce qui, à l'occasion, nous émeut dans une photographie : l'écart entre le vivant, présent, et cette perfection supposée que nous aurions perdue.

Rappelons aussi que cette totalité de l'image précède au départ le sujet. Le tout-petit se reconnaîtra dans la plénitude de l'image du miroir, alors que lui-même n'est pas maître de ses mouvements. Cet écart entre la perfection de l'image et l'incoordination des mouvements du petit est même ce qui à cette image donnera son pouvoir de capture. L'image capture, dès lors qu'elle remplace une absence <sup>34</sup>, disait Michel Foucault, et qu'elle se pose comme « la plénitude d'une présence <sup>35</sup> ». Le petit se plaira quant à lui à jouer avec cette totalité. « Il est très frappant de le voir, [dit Lacan] cet être encore insuffisamment stabilisé, même au niveau cérébelleux, néanmoins s'agiter, s'incliner, se pencher, se tortiller avec tout un gazouillis expressif, devant sa propre image pour peu que l'on ait mis à sa portée, assez bas, un miroir. Il montre ainsi de façon vivante le contraste entre la chose dessinable qui est là devant lui projetée, qui l'attire, avec quoi il s'obstine à jouer, et ce quelque chose d'incomplet qui se manifeste dans ses propres gestes <sup>36</sup>. »

Toutefois, tout ici ne sera pas que jeu. De cet écart entre l'incomplétude du sujet et la complétude de l'image, adviendra l'affect fondamental de l'agressivité imaginaire. L'image sera à la fois lui et un autre. D'où la sensibilité originaire du sujet quant à la situation de face-à-face, et sa dimension conflictuelle. « Il y a une certaine dimension de conflit, qui n'a pas d'autre solution qu'un ou bien..., ou bien... Il lui faut, ou tolérer l'autre comme une image insupportable qui le ravit à lui-même, ou le briser tout de suite, renverser, annuler la position d'en face, afin de conserver ce qui est à ce moment centre et pulsion de son être, évoqué par l'image de l'autre, qu'elle soit spéculaire ou incarnée <sup>37</sup>. » Ainsi l'image spéculaire sera-t-elle aussi bien désirable que destructrice. Sous le règne de la belle forme, « la différence, c'est le monstre », écrivait Deleuze. L'adoration du corps, de la pureté de sa forme, fera aussi « la différence [...] maudite <sup>38</sup> ». À l'adoration de la belle forme, pourra s'ajouter son envers : le rejet et la haine de la (petite) différence. Une vision du monde sera totalisante, non seulement pour la

beauté de la complétude, mais dans la mesure aussi où l'on pourra vouloir l'imposer à l'autre.

La vision du monde du sujet sera donc la vision de *son* monde, au centre duquel il se trouverait, et qui restera parfaitement sphérique. Dans sa volonté de s'imposer à l'autre et de tourner autour du point maître que serait le sujet, le mouvement circulaire de la sphère imprimera aussi un ordre. Ce mouvement, soulignait Michel Foucault, est ainsi solidaire d'une conception fantasmée du retour au même. Le Retour est « le cercle parfait, la meule bien huilée qui tourne sur son axe et ramène à heure fixe les choses, les figures et les hommes <sup>39</sup> ». En cela, il sera le mouvement type du discours du maître, et notamment celui du capitalisme, dans lequel la circulation des marchandises apparaîtra au XVIII<sup>e</sup> siècle comme la nouvelle norme. La marchandise moderne étant par ailleurs devenue, aura démontré Marx, l'argent lui-même, la circulation moderne trouvera aujourd'hui sa forme type dans celle des flux financiers. Ainsi le retour sur l'investissement, écrit Peter Sloterdijk, est-il devenu « le mouvement des mouvements, celui auquel obéissent tous les actes du commerce à risque <sup>40</sup> ». Et cela sans coupure. Le mouvement est permanent, sans temps mort. Dans le marché de la globalisation, le monde est « désormais privé de nuit <sup>41</sup> ». Ne reste que l'impératif de jour. Le mouvement de la circulation vise donc aussi à abolir la possibilité de la coupure. Tourner rond est tourner rond en permanence, et promettre, dans une union folle, la réversibilité de tout.

L'effet globalisant de ce discours se retrouvera également sur le plan architectural. Une grande ville, commente Michel Foucault, doit être un « agent parfait de circulation <sup>42</sup> ». La rue doit y assurer la circulation des gens autant que des marchandises <sup>43</sup>. La police aura pour fonction de veiller à cette bonne circulation. La rue, commente Hélène L'Heuillet, devient au XVII<sup>e</sup> siècle un « objet de la police <sup>44</sup> ». Celle-ci a pour visée, non pas de laisser circuler, mais de « faire circuler <sup>45</sup> », de contrôler et de « régler la circulation <sup>46</sup> ». « Maintenir l'ordre, c'est donc régler la circulation <sup>47</sup> », empêcher les clameurs et autres manifestations de la rue, qui ne seront que désordre, « troubles à l'ordre public ».

Assurant la circulation, elle s'assure aussi bien que chacun ne traîne pas dans la rue et retourne à son foyer. L'ordre de la circulation est solidaire de l'ordre bourgeois. « L'enjeu de la circulation, pour le préfet Chiappe, [rapporte encore Hélène L'Heuillet] est l'institution d'un ordre où chacun reste chez soi et perd l'habitude de vivre dans la rue. Il prend à la lettre le mot de Pascal : "Tout le malheur des hommes vient d'une seule chose qui est de ne savoir pas demeurer en repos dans une chambre" <sup>48</sup>. » Rien ne doit

faire obstacle au sommeil du bourgeois. Mais aussi, rien ne doit faire obstacle à ce que le « bon bourgeois qui va à ses affaires trouve la voie libre <sup>49</sup> », écrira Louis Lépine, nommé préfet de police de la Seine à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle. La police a donc charge de faire respecter le cercle, « la structure qui met ou remet chacun à sa place <sup>50</sup> ». Lacan, à son tour, fera de la circulation le mouvement type du discours du maître, qui fondamentalement aspire à ce que ça roule, que ça tourne, que ça circule. Voilà en quoi il est selon lui le mouvement type de la police. « Il s'agit simplement pour la police que le tournage en rond se perpétue <sup>51</sup>. » « Circulez » est son mot d'ordre. « Circulez ! Y'a rien à voir. » L'idéalisation de ce mouvement est aussi faite pour ne pas voir ce qui y objecte : le désordre du réel.

Relevons d'ailleurs ce que Lacan disait à propos d'une autre forme, chère au discours du maître : la ligne droite. « L'idée de la ligne, de la ligne droite par exemple, c'est manifestement un fantasme <sup>52</sup>. » Et quel fantasme, sinon, à l'origine, celui de pouvoir filer droit, rejoindre notre moitié, alors que, du fait du réel, il n'y aura d'autre voie qu'en chicane, qu'en zigzag, à la façon de ces circuits emmêlés, où l'on jouait enfant à tenter de trouver le bon chemin, pour atteindre quelque trésor. Et d'ailleurs <sup>53</sup>, la ligne droite n'est-elle pas aussi un autre fantasme de la rue, celle-là même où pourra régner le bon ordre, où les corps pourront en France chaque 14 Juillet défiler en rangs serrés, sous l'œil du maître ? C'est dire si, à l'inverse, les psychanalystes ont à s'intéresser aux désordres du réel, qui peuvent survenir dans cet espace de la rue. À cet égard, Grisélidis Réal, autrice suisse et prostituée, figure majeure de la défense des prostituées dans les années 1970, fit entendre de façon saisissante cette opposition entre l'ordre bourgeois et la rue, où résonnent à grand bruit les désordres du désir et de la jouissance. Elle écrit dans *La Passe imaginaire* : « Il faut respecter, aimer et admirer tous les contestataires, les fous, les marginaux, tous ceux qui hurlent, boivent, attaquent et détruisent la puante façade de l'ordre établi, ceux qui pissent sur les trottoirs, foutent la merde, rient trop fort, chantent dans les rues, tout ça c'est de la vie, c'est du bordel vivant, ça casse les parois sinistres de cette morgue <sup>54</sup> ! »

Les mondanités, les tout petits mondes, relevait Lacan, se définissent aussi de prétendre être les maîtres du savoir-vivre et des bonnes manières. Tout cela, bien sûr, en s'appliquant à rejeter en dehors de leur cercle le craca du réel. « Qu'est-ce qu'un salon, [demandait Peter Sloterdijk] sinon le lieu où l'on bavarde sur les monstruosité du lointain <sup>55</sup> ? » On comprendra alors que Lacan, après Freud, ait voulu faire de son école de psychanalyse autre chose qu'un tout petit monde, qu'il se soit toujours refusé à proposer une vision psychanalytique du monde. Pensons au sort souvent fait à l'aphorisme de

Lacan, « l'inconscient, c'est la politique <sup>56</sup>. » D'aucuns n'auront pas hésité à en faire un slogan, s'appliquant pour cela à ne rien questionner du contexte précis dans lequel cet aphorisme fut forgé. Pour ce qui est de la cause dite freudienne, Lacan s'y refusa toujours : « Je ne fais, pour qu'il y ait des analystes, aucune propagande. [...] Le mot de propagande est vraiment associé, depuis longtemps, à l'idée de foi <sup>57</sup>. » Derrière ledit silence de Lacan, s'agissant notamment de questions politiques, il y a ce refus de faire du « bruit <sup>58</sup> », de dériver vers un discours de propagande, une (télé)vision du monde, quels qu'ils soient, lesquels ne pourraient sinon que participer aux effets d'endorment que comporte toute suggestion. Face à ce qui fera évènement social, il ne peut donc s'agir, dans le cadre du discours analytique, de se placer pour ou contre, ainsi que nous y enjoint le règne de l'opinion, pas plus que de partir au combat. D'autres discours existent pour cela, et heureusement, au regard des luttes sociales et politiques à mener <sup>59</sup>.

Pour le discours analytique, la difficulté est que tout combat, tout discours qui voudrait convaincre, rassembler, faire Un, comporte structurellement la fausse promesse d'une libération du réel. Et c'est pourquoi dans le cadre de ce discours, où il s'agit de transmettre un réel, un impossible à gouverner, éduquer, soigner, « il ne faut pas convaincre. Le propre de la psychanalyse, c'est de ne pas vaincre, con ou pas <sup>60</sup>. » La psychanalyse consiste dans une offre, mais qui est autre. Lacan rappelle alors son point de départ, lequel consiste justement en un décentrement, la substitution du sujet divisé, du manque à être, au moi qui se voulait si fort, qui se prenait pour l'être et se voyait au centre de tout. Il aura fallu pour cela s'appuyer non plus sur la routine du signifié, du sens, du savoir, de la pensée, mais sur le signifiant, en tant que séparé du signifié. Tel est précisément ce que le discours analytique, avance Lacan, apporte de « nouveau <sup>61</sup> » dans l'histoire, et qui nous permet de nous arracher, un peu, à la capture de l'imaginaire. De la fonction de l'imaginaire, ce « mirage de l'Un <sup>62</sup> », nous passons à la « fonction du signifiant <sup>63</sup> », ainsi qu'à ses conséquences sur le rapport du sujet à l'être autant qu'au monde. « N'essayez pas de chercher quelle est ma *Weltanschauung*, [avance ainsi Lacan] – je n'ai aucune *Weltanschauung*, pour la raison que ce que je pourrais à la rigueur en avoir, ça consiste à dire que le *Welt...* le monde, c'est bâti avec du langage <sup>64</sup>. »

Il n'y a pas de vision psychanalytique du monde, dans la mesure précise où ledit monde est bâti avec du langage. Voilà en quoi « la fonction de la contemplation est la source d'innombrables erreurs <sup>65</sup> », se réduisant à l'imaginaire et refoulant l'effet du langage. L'être parlant sera en effet marqué, affecté, par le langage, d'un manque, lequel lui imposera un impossible, un réel, dans son rapport au désir et à la jouissance. Dès lors, n'en

déplaise à ses velléités de maître, rien pour ce sujet ne pourra tourner rond. La satisfaction de chacun à la contemplation du monde ne relève que d'un apaisement fragile. Il y a bien là « une suspension du déchirement du désir », précise Lacan, mais cette suspension reste « aussi fragile qu'un rideau toujours prêt à se reposer pour démasquer le mystère qu'il cache <sup>66</sup> ». Toujours, le réel reviendra dé-ranger le sujet dans sa bulle. Du fait du langage, quelque chose objecte à l'idée de l'être, et du monde, en tant que, se reflétant l'un et l'autre, ils pourraient chacun faire Un, sphère, globe. Et c'est pourquoi, en lieu et place d'une vision psychanalytique du monde, Lacan situera pour la psychanalyse le devoir d'interpréter ce qui, à l'idée du monde, s'oppose de réel, et qu'il nommera justement l'« immonde <sup>67</sup> ». « Le réel n'est pas le monde <sup>68</sup> », pas plus qu'il n'est « l'universel ». Le réel est l'im-monde, en tant que, précisément, il incarne ce qui ne peut pas s'imaginer, ce qu'on ne peut pas atteindre par la « représentation <sup>69</sup> ». Il est par ailleurs ce qui, loin de conforter un sujet dans son sentiment de complétude, le divise dans ses symptômes, ou dans le lien social. « Abandonnez le cercle, disait Michel Foucault, [...] abandonnez l'organisation sphérique du tout », « nul centre mais toujours des décentrement <sup>70</sup> ».

---

\*↑ Cette conférence a été prononcée à l'invitation du Forum polonais, le 21 novembre 2022. Elle s'appuie sur les échanges menés lors du cartel du LIPP (Laboratoire international de la politique de la psychanalyse) composé de Cora Aguerre, David Bernard, Philippe Madet, Vera Polo, Sara Rodowicz-Ślusarczyk. Elle reprend aussi certains des développements menés dans le cadre de mon séminaire public à l'université Rennes 2 en 2022-2023, intitulé « Savoir, pouvoir, psychanalyse ».

- 1.↑ S. Freud, « XXXV<sup>e</sup> conférence : Sur une *Weltanschauung* », dans *Nouvelles conférences d'introduction à la psychanalyse*, Paris, Gallimard, 1984, p. 211.
- 2.↑ Cf. notamment la lettre de Freud du 16 février 1929, adressée au pasteur Oskar Pfister, dans *Correspondance de Sigmund Freud avec le pasteur Pfister*, Paris, Gallimard, 1966, p. 186.
- 3.↑ J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XVII, L'Envers de la psychanalyse*, Paris, Le Seuil, 1991, p. 79.
- 4.↑ J. Lacan, « Radiophonie », dans *Autres écrits*, Paris, Le Seuil, 2001, p. 444.
- 5.↑ J. Lacan, « Kant avec Sade », dans *Écrits*, Paris, Le Seuil, 1966, p. 787, et « Radiophonie », dans *Autres écrits, op. cit.*, p. 444.
- 6.↑ S. Freud, « L'analyse avec fin et l'analyse sans fin », dans *Résultats, idées, problèmes II*, Paris, PUF, 1985, p. 262.
- 7.↑ J. Lacan, « Télévision », dans *Autres écrits, op. cit.*, p. 536.
- 8.↑ J. Lacan, « Joyce le Symptôme », dans *Autres écrits, op. cit.*, p. 566.

9. [↑](#) *Ibid.*
10. [↑](#) J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XXIII, Le Sinthome*, Paris, Le Seuil, 2005, p. 86.
11. [↑](#) J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XVI, D'un Autre à l'autre*, Paris, Le Seuil, 2006, p. 351.
12. [↑](#) P. Aubenque, *Le Problème de l'être chez Aristote*, Paris, PUF, 2013, p. 338-339.
13. [↑](#) J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XX, Encore*, Paris, Le Seuil, 1975, p. 43.
14. [↑](#) *Ibid.*, p. 42.
15. [↑](#) J. Lacan, « Du discours psychanalytique », 12 mai 1972, dans *Lacan in Italia. 1953-1978. En Italie Lacan*, Milan, La Salamandra, 1978, p. 29.
16. [↑](#) J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XX, Encore, op. cit.*, p. 42.
17. [↑](#) J. Lacan, *Le Séminaire, Livre II, Le Moi dans la théorie de Freud et dans la technique de la psychanalyse*, Paris, Le Seuil, 1978, p. 198.
18. [↑](#) *Ibid.*
19. [↑](#) *Ibid.*
20. [↑](#) J. Lacan, « La troisième », dans J. Lacan *La Troisième* et J.-A. Miller, *Théorie de la langue*, Paris, Navarin, coll. « La Divina », 2021, p. 17.
21. [↑](#) J. Lacan, *Conférence à Genève sur le symptôme*, 10 avril 1975, inédit.
22. [↑](#) J. Lacan, *Le Séminaire, Livre VIII, Le Transfert*, Paris, Le Seuil, 1991, p. 112.
23. [↑](#) *Ibid.*
24. [↑](#) J. Lacan, « Du sujet enfin question », dans *Écrits, op. cit.*, p. 232.
25. [↑](#) P. Aubenque, *Le Problème de l'être chez Aristote, op. cit.*, p. 356.
26. [↑](#) J. Lacan, *Le Séminaire, Livre VIII, Le Transfert, op. cit.*, p. 116.
27. [↑](#) *Ibid.*
28. [↑](#) *Ibid.*, p. 117.
29. [↑](#) J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XVII, L'Envers de la psychanalyse*, Paris, Le Seuil, 1991, p. 33.
30. [↑](#) J. Chapoutot, *Le Nazisme et l'Antiquité*, Paris, PUF, 2012, p. 251.
31. [↑](#) *Ibid.*, p. 274.
32. [↑](#) J. Lacan, *Le Séminaire, Livre VIII, Le Transfert, op. cit.*, p. 413.
33. [↑](#) *Ibid.*
34. [↑](#) M. Foucault, « Introduction à Binswanger L., *Le Rêve et l'Existence* », dans *Dits et écrits, I*, Paris, Gallimard, 2001, p. 146.
35. [↑](#) *Ibid.*
36. [↑](#) J. Lacan, *Le Séminaire, Livre VIII, Le Transfert, op. cit.*, p. 410.
37. [↑](#) *Ibid.*, p. 414.
38. [↑](#) G. Deleuze, *Différence et répétition*, Paris, PUF, 1968, p. 44.
39. [↑](#) M. Foucault, « Theatrum philosophicum », dans *Dits et écrits, I, op. cit.*, p. 964.
40. [↑](#) P. Sloterdijk, *Le Palais de cristal*, Paris, Pluriel, 2010, p. 124.
41. [↑](#) *Ibid.*, p. 203.
42. [↑](#) M. Foucault, *Sécurité, territoire, population*, Paris, EHESS, Gallimard, Le Seuil, 2004, p. 19.

43. [↑](#) *Ibid.*, p. 31.
44. [↑](#) H. L'Heuillet, *Basse politique, haute police*, Paris, Fayard, 2001, p. 143.
45. [↑](#) *Ibid.*, p. 197.
46. [↑](#) *Ibid.*, p. 150.
47. [↑](#) *Ibid.*, p. 146.
48. [↑](#) *Ibid.*, p. 147.
49. [↑](#) *Ibid.*, p. 146.
50. [↑](#) *Ibid.*, p. 164.
51. [↑](#) J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XXIII, Le Sinthome, op. cit.*, p. 25.
52. [↑](#) J. Lacan, *Le Moment de conclure*, séminaire inédit, leçon du 15 novembre 1977.
53. [↑](#) Je remercie Gwénaëlle Dartige pour m'avoir suggéré cette remarque.
54. [↑](#) G. Réal, *La Passe imaginaire*, Paris, Verticales, 2006, p. 401.
55. [↑](#) P. Sloterdijk, *Le Palais de cristal, op. cit.*, p. 50.
56. [↑](#) J. Lacan, *La Logique du fantasme*, séminaire inédit, leçon du 10 mai 1967.
57. [↑](#) J. Lacan, « Alla Scuola Freudiana », 30 mars 1974, dans *Lacan in Italia. 1953-1978, op. cit.*, p. 99.
58. [↑](#) J. Lacan, « La psychanalyse. Raison d'un échec », dans *Autres écrits, op. cit.*, p. 344.
59. [↑](#) Cf. sur ce point G. Didi-Huberman (dir.), *Soulèvements*, Paris, Gallimard, 2016.
60. [↑](#) J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XX, Encore, op. cit.*, p. 50.
61. [↑](#) *Ibid.*, p. 43.
62. [↑](#) *Ibid.*
63. [↑](#) *Ibid.*
64. [↑](#) J. Lacan, « Du discours psychanalytique », 12 mai 1972, dans *Lacan in Italia. 1953-1978, op. cit.*, p. 29.
65. [↑](#) J. Lacan, « La psychanalyse dans sa référence au rapport sexuel », 3 février 1973, dans *Lacan in Italia. 1953-1978, op. cit.*, p. 57.
66. [↑](#) J. Lacan, *Le Séminaire, Livre X, L'Angoisse*, Paris, Le Seuil, p. 278.
67. [↑](#) J. Lacan, *Le Triomphe de la religion*, Paris, Le Seuil, 2005, p. 76.
68. [↑](#) J. Lacan, « La Troisième », art. cit., p. 17.
69. [↑](#) *Ibid.*
70. [↑](#) M. Foucault, « Theatrum philosophicum », art. cit., p. 944.